

*La notion complexe de transitivité sémantique a reçu un début de formalisation linguistique dans une contribution d'Hopper et Thompson (1980). Cette notion, dans sa généralité, correspond au transfert d'une influence, d'un effet ou d'une propriété d'un sujet grammatical sous-jacent (SGS) à un objet grammatical sous-jacent (OGS)¹ par la médiation d'un prédicat (dans cet article nous nous limiterons aux cas où le prédicat est verbal). On peut sans doute considérer que les structures attributives (où une propriété est dite appartenir à une entité, par exemple, **Le mur est rouge-brique ; Jacques est amateur de golf**) encodent le résultat d'une opération transitive dans la mesure où toute propriété attribuée l'a été par l'effet d'une cause, même éloignée dans le temps (par exemple, la couleur rouge-brique a été, dans un certain sens, attribuée au mur). Il est théoriquement possible, dès lors, de concevoir les structures attributives comme un cas particulier des structures transitives. Cela revient à souligner l'importance particulière de ces dernières dans la langue puisqu'on sait que structures transitives et structures attributives se partagent l'essentiel de la distribution des structures fondamentales. Dans la suite de cet article, cependant, nous ne considérerons que les structures transitives sensu stricto, envisagées (restriction supplémentaire) uniquement dans leur formulation déclarative (monopositionnelle et, dans une mesure moindre, bipositionnelle).*

La formalisation d'Hopper et Thompson (1980), que nous présentons ci-dessous, a servi de référence à la série de travaux empiriques dont le résumé et la discussion théorique constituent la trame du présent article. Cette formalisation n'est cependant pas à l'abri de la critique comme on le verra plus loin.

1. Les labels SGS et OGS renvoient à l'étage sémantique, "sous-jacent" aux énoncés (de "surface"). Ils permettent d'éviter d'avoir à utiliser des termes comme agent, patient, etc..., lesquels, ayant une référence restreinte (un agent est l'auteur - nécessairement animé - d'une action ; le patient est l'objet - le receveur - de l'action effectuée par un agent ; l'expérienteur est le sujet animé d'une expérience sensorielle ou, plus généralement, mentale) ne peuvent adéquatement servir à désigner les différents éléments constitutifs des catégories génériques correspondantes. Lorsque nous parlons de structure de surface, nous désignons l'énoncé tel qu'il est produit et non la suite terminale avant phonologisation en sens Chomskyen.

FACTEURS DE TRANSITIVITÉ SÉMANTIQUE DANS LA COMPRÉHENSION DES ÉNONCÉS DÉCLARATIFS CHEZ L'ENFANT

par Jean A. RONDAL et Jean-Pierre THIBAUT

Mots-clés : Cognition - langage - comportement - recherche - enfant - phrase - transitivité sémantique.

Le schéma d'Hopper et Thompson

Le tableau 1 reprend les paramètres de transitivité sémantique identifiés par Hopper et Thompson (1980).

Laboratoire
de Psycholinguistique,
Université de Liège,
FPSE, B. 32 - 4000 LIÈGE
BELGIQUE

Tableau 1. Paramètres de transitivité sémantique selon Hopper et Thompson (1980)

Transitivité		
Paramètres	Elevé	Faible
1. Participation	2 participants (sujet, objet) ou davantage	1 participant (sujet ou objet)
2. Kinesis	Action	Non-action
3. Aspect	Télique	Non-télique
4. Ponctualité	Ponctuel	Non-ponctuel
5. Volitionnalité	Volitionnel	Non-volitionnel
6. Affirmation	Affirmatif	Négatif
7. Mode	Réel	Irréel
8. Puissance (agency)	Puissant	Moins puissant ou non-puissant
9. Affectation de l'objet	Objet totalement affecté	Objet pas affecté ou non-totalement affecté
10. Individualisation de l'objet	Objet fortement individualisé	Objet faiblement individualisé

Certains de ces paramètres sont relativement clairs quant à leur signification et ne nécessitent pas de définition complémentaire. D'autres paramètres exigent des précisions quant à leur sens. Les précisions que nous fournissons dans ce qui suit immédiatement sont directement empruntées au travail d'Hopper et Thompson ; par **télicité**, il faut entendre le fait qu'un événement a atteint un stade d'avancement qui permet de le considérer comme ayant rejoint son terme ou atteint son objectif. Pour un point de vue alternatif selon lequel le degré de télicité est envisagé comme une propriété inhérente au sens du verbe et donc indépendant du temps auquel le verbe est utilisé, on verra Comrie (1976). Par **ponctualité**, il faut entendre la caractéristique d'une action menée sans qu'intervienne une phase transitoire entre son début et sa fin. Il s'agit de l'opposition entre les actions intrinsèquement continues et discontinues (par exemple, l'action exprimée par le verbe **frapper** peut être considérée comme ponctuelle, celle correspondant au sens du verbe **transporter** est non-ponctuelle). **Volitionnalité** renvoie à l'intention de l'agent d'agir de façon à exercer un effet sur l'objet de son action. **Le mode** concerne la distinction entre événement réel et irréel. Les événements irréels sont des événements soit inexistants, soit imaginaires, et donc ressortissant à un monde fictif. **L'individualisation de l'objet** concerne la distinctivité (qu'on nous permette les quelques néologismes figurant dans l'exposé ci-dessus, qui n'ont pour objectif que de cerner au plus près les concepts spécifiés par Hopper et Thompson) ; cette distinctivité est favorisée lorsque le référent du nom qui sert d'objet est animé, humain (davantage encore s'il s'agit d'un nom propre), concret singulier, si le référent est identifiable avec précision, et si la référence est définie (emploi de l'article défini, par exemple) - certaines de ces propriétés sont cumulables et/ou s'impliquent mutuellement.

Les principales remarques formulables à propos du schéma d'Hopper et Thompson sont les suivantes. Il faut faire état en premier lieu d'une certaine imprécision définitionnelle. En outre, la présentation d'Hopper et Thompson (cf. Tableau 1) est organisée d'une façon dichotomique. La réalité est plus complexe. La plupart des paramètres envisagés sont distribués, en fait, de façon continue, et les indications «élevé» et «faible» au Tableau 1 ne renvoient qu'à des pôles sur ces continua. Concrètement, cette caractéristique oblige à utiliser des échelles d'évaluation à plusieurs niveaux lorsqu'on veut situer des instances verbales particulières sur les continua que représentent la plupart des dimensions de transitivité. De plus, le schéma d'Hopper et Thompson est un «non-système». Nous voulons dire par là qu'il est constitué d'une liste dont rien, à ce stade, ne garantit l'exhaustivité. Quant à ce dernier point, il est possible que certains paramètres covarient ou s'impliquent l'un l'autre. Par exemple, il est vraisemblable que les dimensions de

punctualité et de télélicité (particulièrement si, suivant en cela la suggestion de Comrie, on fait de cette dernière une propriété inhérente au sens du verbe) ne sont pas indépendantes; Elles pourraient même se recouvrir l'une l'autre assez largement. Qu'en est-il de l'importance relative des paramètres ? Sont-ils tous sur pied d'égalité quant à leur influence sur le traitement des énoncés ? Comme on le verra plus loin, il existe de bonnes raisons de penser que la dimension d'actionnalité (kinesis) est d'une importance particulière. Mais à la question de savoir quelles relations elle entretient avec les autres dimensions prévues dans le schéma d'Hopper et Thompson, aucune réponse n'a encore été fournie.

Sur le fond même, il est permis de se demander s'il n'y aurait pas intérêt, dans un souci de cohérence et de parcimonie, à élaguer le schéma d'Hopper et Thompson. Les notions suivantes ne nous paraissent pas indispensables. On peut considérer qu'elles sont extérieures au phénomène de transitivité tel que défini au début de cet article : participation, affirmation, et peut-être mode. **La participation, d'abord.** Elle nous paraît renvoyer davantage à des caractéristiques relatives au niveau de la structure de surface des énoncés transitifs. En ce qui concerne ces énoncés, en effet, que le SGS et/ou l'OGS soient effectivement produits ou restent implicites (en raison, par exemple, de l'utilisation de processus discursifs comme l'ellipse) ne change rien au fait que ces arguments du prédicat sont sémantiquement obligatoires et doivent donc, légitimement être postulés comme existant au niveau de la structure profonde. Que l'on dise, par exemple, **Jacques est en train de traire** au lieu de **Jacques est en train de traire (une de ou) ses vaches**, ou que l'on dise, **Un médicament lui a été prescrit** au lieu de **Un médicament lui a été prescrit par le médecin**, ne change rien à la structure prédicat-arguments de ces énoncés. Quant au cas des verbes considérés comme intransitifs (par exemple, **Jacques rit : L'animal respire encore**), ils ne sont, par définition, pas pertinents pour la présente analyse. **L'affirmation ensuite.** On se souviendra qu'une proposition négative consiste toujours dans le refus ou la négation d'une proposition affirmative correspondante, précédemment exprimée ou présupposée. Il en va de même, inversement, pour toute proposition affirmative. Compte tenu de cette relation entre affirmatives et négatives correspondantes, il doit se trouver que la structure prédicat-arguments de ces propositions est identique². Ceci, à notre avis, rend le paramètre «affirmation» d'Hopper et Thompson non pertinent (ou, à tout le moins, périphérique) pour l'analyse du phénomène de la transitivité sémantique. **Le mode, enfin** (que nous préférons appelé plausibilité - v. infra - en raison de la polysémie du terme mode, au moins en français). Qu'un événement soit réel ou imaginaire (c'est-à-dire réel ou potentiellement tel dans un univers différent de l'univers que nous connaissons) ne devrait pas, nous semble-t-il, interférer avec le statut de transitivité de l'énoncé. On peut postuler que le statut de transitivité ne dépend pas fondamentalement du caractère réel ou imaginaire des relations sémantiques structurales exprimées au sein des énoncés. Mais avant de faire l'économie de la dimension mode dans le schéma de la transitivité, il convient de mettre à l'épreuve des faits l'hypothèse d'une relation entre transitivité et mode.

Le tableau 2 illustre un nouveau schéma de la transitivité sémantique tenant compte des restrictions exprimées ci-dessus. Ce nouveau schéma, en outre, est organisé selon le découpage des structures sémantiques en prédicat et arguments (SGS et OGS). Il reste entendu que la transitivité est une propriété de l'énoncé (habituellement la proposition ou la phrase) tout entier. Il est inexact de considérer, comme le font certains, sans justification théorique d'ailleurs* que la transitivité sémantique est un phénomène verbal. C'est un phénomène qui concerne l'ensemble de la structure prédicat-arguments, même si on peut admettre que l'élément prédicatif y tient un rôle d'une importance particulière.

Tableau 2. Schéma modifié de la transitivité sémantique.

Paramètres de Transitivité ³	Structure prédicat-arguments		
	Prédicat (Verbe)	SGS ¹	OGS ²
	Actionnalité	Puissance	Affectation
	Télélicité	Intentionnalité	Individualisation
		Ponctualité	

¹. Sujet grammatical sous-jacent.

². Objet permanent sous-jacent.

³. Ces paramètres doivent être envisagés comme pouvant varier (quantitativement) au long d'un continuum.

2. C'est bien de cette façon qu'elles sont analysées dans les grammaires fonctionnelles (cf. Halliday, 1985), les grammaires génératives sémantiques (cf. Fillmore, 1967), ou sémantiques (cf. Chafe, 1970), ou encore les grammaires lexicales fonctionnelles (cf. Bresnan, 1985).

* Cf par exemple Balcom, 1987

Les études empiriques rapportées et discutées dans ce qui suit ont permis de préciser le rôle de certains paramètres de transitivité sémantique dans la compréhension des phrases³. Le travail, dès lors, n'est pas terminé et le présent rapport est intérimaire. On s'est efforcé également de dégager des pistes explicatives pour les principaux effets observés.

2. Etudes empiriques

Le point de départ de nos investigations en matière de transitivité sémantique se trouve dans deux séries de recherches publiées en 1985, respectivement par Sudhalter et Braine, et par Maratsos, Becker, et Chalkley. Dans une première expérience, Sudhalter et Braine (1985) proposèrent une série de phrases monopropositionnelles actives et passives du type **John forgot Harriett**, et **George was understood by Richard**, à des enfants âgés de 6 ans et 5 mois (en moyenne, pour le premier groupe), de 7 ans et 9 mois (en moyenne, pour le deuxième groupe), et de 10 ans et 9 mois (en moyenne pour le troisième groupe). Seize verbes furent utilisés (4 actionnels : **push** (pousser), **cut** (couper), **call** (appeler) et **kick** (donner un coup de pied) ; 12 non-actionnels classés en perceptuels : **see** (voir), **hear** (entendre), **notice** (noter), **ignore** (ignorer) ; cognitifs : **recognize** (reconnaître), **believe** (croire), **understand** (comprendre), **forget** (oublier) ; et affectifs : **trust** (croire), **hate** (haïr), **like** (aimer), **admire** (admirer))⁴. Chaque phrase présentée oralement était suivie d'une requête en information sous la forme d'une double question à la voix active du type **Which one (verb)ed the other one** (quel est celui qui a (verb)é l'autre) ? ; **Which one (verb)ed** (quel est celui qui a (verb)é) ? Les scores moyens d'interprétation correcte des phrases actives avoisinèrent les 100 % pour les enfants de 6 ans comme pour ceux de 10 ans, sans qu'aucune différence se fit jour selon le type sémantique du verbe (actionnel vs non-actionnel et, à l'intérieur de cette dernière catégorie, perceptif, cognitif ou affectif)⁵. La situation était différente, cependant, pour les passives. Les passives actionnelles furent (considérées individuellement et en tant que groupe) mieux comprises que les passives non-actionnelles, celles-ci ne se différenciant pas entre elles. Les phrases passives en général furent correctement interprétées à des niveaux inférieurs à ceux des actives sémantiquement correspondantes dans les trois groupes d'âge (entre 45 et 76% de réponses correctes en moyenne selon le groupe d'âge). L'effet d'actionnalité observé par Sudhalter et Braine dans la compréhension des passives ne paraît pas devoir être attribué soit à la fréquence relative des verbes dans la langue, soit encore à leur relative régularité/irrégularité morphologique puisque des contrôles effectués par les auteurs quant à l'effet éventuel de ces variables sur les résultats obtenus en compréhension se révélèrent être négatifs.

Dans une seconde expérience, Sudhalter et Braine (1985) proposèrent des phrases du même type que celles utilisées dans la première expérience mais adaptées à la compréhension d'enfants plus jeunes - âgés de 5 à 6 ans -. La procédure de testing fut également adaptée : après l'audition d'une phrase-test, l'enfant était prié (requête toujours formulée à la voix active) de faire agir deux animaux en peluche en conformité avec le sens de la phrase (technique dite de l'acting-out). Les résultats obtenus furent en correspondance parfaite avec ceux de la première expérience.

Maratsos et al. (1985) proposèrent également à différents groupes d'enfants âgés de 4 à 11 ans d'interpréter des phrases monopropositionnelles actives et passives construites autour de verbes actionnels ou non-actionnels (et, dans ce dernier cas, soit perceptuels, cognitifs ou affectifs). Dans une partie du travail, chaque phrase présentée à l'enfant était suivie de la requête en information, formulée à la voix active, **Who did it** (qui l'a fait) ?. Dans une autre partie du travail (tout étant contrebalancé par ailleurs), en même temps que la phrase à interpréter étaient présentés à l'enfant deux dessins correspondant aux relations possibles entre les arguments nominaux de la phrase. Par exemple, pour la phrase **Donald est tenu par Batman**, on utilisait un dessin représentant Batman tenant Donald (Duck) et un autre dessin montrant Donald tenant Batman. L'enfant était prié de désigner du doigt le dessin correspondant à la phrase dite par l'expérimentateur. On remarquera que les deux procédures présentaient chacune leur difficulté. En ce qui concerne la première, il peut paraître curieux de poser une question comme **Who did it** (qui l'a fait) ? à la suite d'une phrase comportant un verbe non-actionnel. Pour ce qui est de la seconde procédure, le problème le plus délicat concernait la représentation imagée des relations prédicat-arguments dans le cas des verbes non-actionnels (ou, au moins, de certains d'entre eux).

3. Les travaux sur le rôle des facteurs de transitivité sémantique dans la production des phrases déclaratives sont rares. Le lecteur intéressé verra particulièrement Pinker, Lebeaux et Frost (1987) à ce sujet. Nous ne faisons pas référence à ces données, sinon brièvement dans la partie terminale de l'article relative au rôle de l'image mentale dans le traitement des phrases.

4. Il est clair que la "non-actionnalité" de ces verbes est toute relative, particulièrement d'un point de vue psychologique et/ou psychophysologique. Voir, entendre, comprendre, admirer, etc., impliquent, évidemment, des activités mentales et physiologiques particulières. L'opposition sémantique entre actionnalité et non-actionnalité porte plutôt sur le caractère "observable de l'extérieur" de l'activité exprimée par l'élément verbal.

5. Lorsque nous parlons de différence ou d'effet, il s'agit, bien entendu, d'une différence ou d'un effet statistiquement significatif, au seuil habituel utilisé en statistique et qui est de 5 chances sur 100.

Par exemple, il est malaisé de représenter de façon univoque une phrase du type **Donald déteste Batman**. Cependant, les auteurs rapportent que la variation induite dans les données par la différence de procédure fut négligeable et nullement de nature à masquer les autres effets observés. Quant aux résultats, ils indiquent, en congruence avec les données de Sudhalter et Braine, une supériorité claire des verbes actionnels sur les non-actionnels mais uniquement dans le cas des phrases passives ; les deux types de verbes ne se différenciant pas pour les phrases à la voix active.

Sudhalter et Braine (1985) ne fournissent aucune proposition explicative concernant les différences de compréhension observées entre les phrases construites autour de verbes actionnels et les phrases construites autour de verbes non-actionnels. Maratsos et al. (1985) font explicitement appel au schéma de la transitivité sémantique selon Hopper et Thompson (1980). Les phrases actionnelles seraient, en accord avec le schéma en question, davantage transitives que les non-actionnelles, ce qui expliquerait leur plus grande facilité relative en matière de compréhension par les enfants. Cette «explication» appelle quelques commentaires. **Premièrement**, il conviendrait d'établir que l'indication «toutes choses étant égales par ailleurs» était bien d'application pour les phrases utilisées par Maratsos et al., c'est-à-dire, en d'autres termes, que les phrases proposées étaient bien équivalentes en ce qui concerne les différents paramètres de transitivité sémantique autres que l'actionnalité/non-actionnalité du verbe. Cette vérification n'est pas attestée dans le rapport de Maratsos et al. **Deuxièmement**, sur quelle base peut-on affirmer que les phrases construites autour de verbes actionnels sont plus faciles à comprendre que celles construites autour de verbes non-actionnels ? Là non plus, Maratsos et al. ne fournissent aucune précision. Nous sommes d'avis, cependant, d'accepter leur suggestion sur la base de l'indication développementale fournie par Slobin (1981) selon laquelle les jeunes enfants commencent par encoder des événements hautement transitifs dans leurs énoncés à plusieurs mots. Cette indication est elle-même confirmée dans une recherche de Balcom (1987). Cet auteur a observé que les premiers énoncés à deux et trois mots produits par son fils impliquaient la participation des paramètres suivants de transitivité : actionnalité, ponctualité, intentionnalité, plausibilité, et individualisation de l'objet. Ces premiers énoncés étaient construits autour de verbes comme **turn (tourner)**, ou plutôt, dans le contexte de la recherche de Balcom, **faire tourner**), **shut (fermer)**, **open (ouvrir)** et **eat (manger)**. Des énoncés construits à partir de verbes comme **burn (brûler)**, **share (partager-quelque chose avec quelqu'un)** et **find (trouver)**, plus bas en transitivité, ne firent leur apparition que plusieurs semaines plus tard dans les productions de l'enfant. On peut sans doute admettre qu'un plus haut degré de transitivité sémantique (d'actionnalité verbale, chez Maratsos et al.) facilite la compréhension des phrases à condition de transposer hypothétiquement du volet production dans les données de Slobin (1981) et de Balcom (1987) au volet compréhension dans les données discutées ici. Il reste toutefois à expliquer ce rôle facilitateur de la transitivité sémantique dans le traitement du langage. Nous y reviendrons plus loin. **Troisièmement**, enfin, Maratsos et al. (1985) ne fournissent pas d'explication pour leur constat* de la restriction à la voix passive de l'effet facilitateur de l'actionnalité du verbe sur la compréhension de la phrase. On voit mal, a priori, pourquoi l'effet facilitateur d'actionnalité ou celui évoqué de transitivité devraient nécessairement être restreints aux phrases passives. Au contraire, si la dimension de transitivité sémantique a bien l'importance que lui prêtent les linguistes, à commencer par Hopper et Thompson, on devrait s'attendre à ce que ses effets ne soient point limités strictement par des caractéristiques relativement superficielles des énoncés comme la voix. En fait, il y a lieu sur ce point de suspecter les données de Sudhalter et Braine, ainsi que celles de Maratsos et al. Dans les deux recherches, on a fait usage de requêtes en désignation gestuelle en action (acting-out), ou en réponse verbale (désignation verbale) formulées exclusivement à la voix active. Cette procédure a probablement contribué à faciliter la tâche des sujets, particulièrement dans l'interprétation des phrases actives créant ainsi une situation peu favorable à la démonstration d'un effet facilitateur dû à l'actionnalité du verbe dans ce dernier type de phrase. Un effet «plafond» paraît évident dans les données de Sudhalter et Braine. Ces auteurs rapportent des nombres moyens de réponses interprétatives correctes pour les phrases actives s'élevant à 14.6 pour les enfants du premier groupe d'âge (âge moyen : 6 ans et 5 mois), 15.2 pour les enfants du second groupe d'âge

* également chez Sudhalter et Braine, 1985

(âge moyen 7 ans et 9 mois), et 15.3 pour les enfants du troisième groupe d'âge (âge moyen 10 ans et 9 mois), sur un total maximum de 16 points dans la première expérience. Ils rapportent une performance interprétative proche du maximum («near a ceiling performance»)* - chiffres exacts non fournis - pour les phrases actives construites autour de verbes actionnels et non-actionnels, dans les phrases actives construites autour de verbes actionnels et non-actionnels, dans la seconde expérience menée avec des enfants plus jeunes. Un effet «plafond» est également probable dans les expériences de Maratsos et al., où les scores interprétatifs obtenus par les enfants en ce qui concerne les phrases actives étaient sans doute trop élevés (de 85 à 100 % de réponses correctes) pour permettre la mise en évidence éventuelle d'une facilitation par l'actionnalité du verbe.

* Sudhalter & Braine, 1985, p. 466

Nous avons mené une expérience que nous pensons être méthodologiquement plus adéquate de façon à tester la généralité de l'effet d'actionnalité du verbe dans le cas des phrases déclaratives*. Cette expérience a également permis de contrôler les effets sur la performance interprétative des sujets d'autres facteurs de transitivité sémantique comme la ponctualité et la plausibilité des structures prédicat-arguments exprimées dans ces phrases.

* Rondal, Thibaut et Cession, 1990

Soixante quatre phrases déclaratives, pour moitié actives et pour moitié passives, furent proposées à 240 enfants de la région liégeoise, âgés de 5 ans et 5 ans et 11 mois (âge moyen : 5 ans et 5 mois), tous en avancement scolaire normal. En plus de la voix, ces phrases variaient systématiquement selon les dimensions d'actionnalité, de ponctualité, et de plausibilité (par exemple, **La fille est frappée par le garçon**, - phrase actionnelle, ponctuelle, plausible et plausiblement renversable ; **Le papa est soigné par la maman** - phrase actionnelle, non ponctuelle, plausible et plausiblement renversable ; **L'oiseau est soigné par la maman** - phrase actionnelle, non ponctuelle, plausible mais non plausiblement renversable ; **Le monsieur aperçoit la boîte** - phrase non actionnelle, ponctuelle, plausible mais non plausiblement renversable ; etc...). Chaque enfant était exposé individuellement à différentes phrases lues une à une par l'expérimentateur avec une intonation neutre et dans un ordre au hasard. Après chaque phrase, l'enfant était prié de désigner du doigt un parmi deux dessins représentant respectivement le sujet grammatical sous-jacent (SGS) et l'objet grammatical sous-jacent (OGS). La requête en désignation était formulée soit à la voix active (**Montre-moi qui (verbe)**), soit à la voix passive (**Montre-moi qui (est verbé)**). L'analyse statistique des résultats révèle des effets très significatifs de la voix (les passives sont moins bien réussies que les actives) et de l'actionnalité du verbe (les phrases actionnelles sont mieux réussies que les non-actionnelles). Aucune interaction entre les variables Voix et Actionnalité n'est observée, ce qui confirme que l'effet d'actionnalité se marque tant dans les phrases formulées à la voix active que dans celles formulées à la voix passive. Aucune influence significative des variables ponctualité et plausibilité n'est enregistrée. L'effet d'actionnalité s'exprime donc que la phrase soit active ou passive, plausible ou non plausible, et que le sens du verbe autour duquel elle est construite soit ou non ponctuel.

Ces données attestent clairement le caractère de généralité et de robustesse de l'effet d'actionnalité du verbe. Une autre série d'expériences menées également dans notre laboratoire démontre en outre que cet effet n'est pas limité à l'interprétation des phrases monopropositionnelles. Il se marque aussi dans la compréhension des phrases complexes, comportant en plus de la proposition principale, une proposition subordonnée relative.

Thibaut (1990) envisage le rôle de l'actionnalité des verbes dans la compréhension des subordonnées relatives, plus précisément dans la compréhension du pronom relatif **qui** chez des enfants de 5, 7 et 9 ans. Deux autres variables, en plus des variables âge et actionnalité, ont été introduites. Il s'agit (a) de la position de la relative : enchâssée ou dérivée à droite (**Jean qui regarde la maison écoute l'oiseau** ; **Jean écoute l'oiseau qui chante**) ; et (b) de la renversabilité de la relative dont on sait qu'elle a un effet sur la compréhension de la coréférence des pronoms (**Pierre qui regarde Jacques** ; **Pierre qui regarde la maison**)*

* Kail et Lévèillé, 1977

Seize phrases ont été utilisées comportant une proposition principale et la proposition subordonnée relative en **qui**. Dans la première moitié des phrases, les deux propositions

(principale et subordonnée) étaient construites à partir de verbes actionnels, tandis que dans l'autre moitié les deux propositions étaient construites à partir de verbes non-actionnels. La moitié des propositions relatives étaient renversables, l'autre moitié ne l'était pas ; la moitié des relatives étaient enchâssées, dans l'autre moitié elles étaient dérivées à droite. Le verbe de la proposition relative était conjugué au passé et accompagné d'un adverbe de temps. On posait deux questions du type **Qui (verbe) ?** l'une portant sur la principale et l'autre sur la relative, dans un ordre aléatoire.

Les résultats obtenus en réponse à la question posée sur la relative indiquent que les quatre variables impliquées ont joué un rôle : la coréférence du pronom **qui** est mieux établie par l'enfant plus âgé lorsque les propositions sont formées autour de verbes actionnels, lorsque la relative est non-renversable et lorsqu'elle est enchâssée. Les effets d'interaction significatifs entre les variables actionnalité et âge, actionnalité et renversabilité et actionnalité et enchâssement nous intéressent particulièrement.

L'interaction entre l'actionnalité et l'âge révèle que la différence entre les phrases actionnelles et non-actionnelles est maximale (mais non significative) chez les enfants de 5 ans alors qu'elle est faible ou nulle chez les enfants de 7 et 9 ans. Les relatives non-actionnelles sont significativement moins bien comprises à 5 ans qu'elles ne le sont à 7 et 9 ans, alors que la même différence n'existe pas dans le cas des actionnelles. L'interaction entre l'actionnalité et l'enchâssement repose sur une différence significative entre les relatives actionnelles et les non-actionnelles pour les enchâssées, différence non-significative dans le cas des relatives non-enchâssées. L'interaction entre actionnalité et renversabilité repose sur une différence (non-significative) entre les relatives actionnelles et non-actionnelles dans le cas des renversables, plus importante que la différence existant pour les relatives non-renversables.

L'interprétation générale de ces interactions n'est pas simple. Nous pensons que l'actionnalité joue un rôle maximal là où la tâche est plus ardue pour le sujet. En effet, l'interaction entre l'âge et l'actionnalité montre que la performance des enfants les plus jeunes qui maîtrisent moins bien les dispositifs syntaxiques est inférieure à celle des sujets plus âgés lorsque la relative est non-actionnelle. De la même manière, ce sont les relatives renversables, réputées plus difficiles pour l'enfant, qui bénéficient le plus de l'effet de l'actionnalité. Dans le cas de l'enchâssement, cette hypothèse ne semble pas corroborée puisque ce sont les phrases enchâssées, globalement mieux réussies, qui profitent de l'effet de l'actionnalité. En fait, on peut émettre l'hypothèse que la moyenne plus élevée obtenue par les relatives «**qui**» enchâssées n'est pas due à l'actionnalité mais à d'autres facteurs, notamment le non-changement de rôle lors du passage du coréférent à son pronom (maintien de la fonction sujet alors que dans le cas des dérivées à droite le pronom est sujet et son coréférent objet). L'actionnalité pourrait contribuer, dans le cas de la relative enchâssée où l'information thématique se trouve plus éloignée linéairement, à assurer le codage et/ou le maintien en mémoire de travail de cette information qui doit être intégrée lorsqu'une question est posée au sujet. Pour les dérivées à droite, qui sont situées juste avant la question et qui ne sont pas suivies par une autre proposition, la même aide serait moins nécessaire. Les enchâssées devraient globalement être plus affectées par l'actionnalité. Cette hypothèse serait corroborée si les relatives en «**que**», plus difficiles à comprendre lorsqu'elles sont enchâssées, étaient plus affectées que les dérivées correspondantes. Plus généralement toute subordonnée enchâssée devrait être davantage affectée par l'actionnalité que la dérivée qui lui correspond. La vérification empirique de cette hypothèse reste à faire.

Les indications empiriques fournies dans ce qui précède attestent clairement le rôle de la variable actionnalité du verbe dans le traitement réceptif des phrases. Du travail de Pinker, Lebeaux et Frost (1987), il ressort en outre que le caractère actionnel du verbe est un élément important pour décider de la passivisation possible (grammaticale) de la production. La règle paraît être la suivante: les verbes passivisables doivent avoir un argument objet interprétable sémantiquement comme un patient, soit littéralement - c'est le cas pour les verbes d'action - soit dans un sens abstrait - avec dans ce dernier cas des restrictions à la passivisation concernant certaines catégories de verbes (lesquelles restrictions varient sensiblement d'une langue à l'autre). Pinker et al. (1987) vérifient effectivement l'émergence de l'utilisation de cette règle avec des enfants de langue

anglaise âgés de 3 à 8 ans. La plus grande facilité des phrases actionnelles quant à leur passivisation s'explique dans cette activité productive par le fait que, à l'opposé des non-actionnelles, elles ne nécessitent qu'une interprétation littérale de la structure prédicat-arguments et du sens des éléments lexicaux impliqués.

Comment expliquer cette supériorité des énoncés actionnels dans le traitement réceptif et productif du langage ? On peut supposer en se basant sur les suggestions de Paivio (1971, 1986) que les énoncés actionnels étant davantage concrets que les non-actionnels, ils font l'objet d'un double «codage». En plus de leur analyse purement linguistique, ils détermineraient une représentation mentale imagée du sens de l'énoncé, ce qui faciliterait la compréhension de ce dernier. Une recherche menée par Kaens (1988) dans notre laboratoire apporte un soutien empirique à cette interprétation. Quarante-huit enfants âgés de 5 à 8 ans furent priés d'interpréter 64 phrases déclaratives monopropositionnelles formulées pour moitié à la voix active et pour l'autre moitié à la voix passive. L'expérience fut organisée selon quatre conditions : (1) une condition **neutre**, identique en tous points à la procédure utilisée par Rondal et al. (1990) ; (2) une condition dite **positive**, dans laquelle les enfants se voyaient montrer un dessin illustrant correctement la structure prédicat-arguments de la phrase à interpréter pendant 5 secondes avant la présentation de la dite phrase ; (3) une condition **négative**, dans laquelle le dessin présenté illustrait une relation prédicat-arguments inverse de celle existant dans la phrase à interpréter (par exemple, «un garçon qui frappe une fille», pour la phrase **La fille frappe le garçon** ou pour la phrase **Le garçon est frappé par la fille**) ; et (4) une condition de **non-pertinence**, dans laquelle le dessin présenté ne correspondait pas au sens de la phrase à interpréter (par exemple, «une fille coiffant les cheveux d'un garçon» pour la phrase **La fille mord le garçon**). Comme prévu, les phrases actives et passives construites autour des verbes actionnels furent significativement mieux comprises aux trois niveaux d'âge que les phrases formées autour des verbes non-actionnels, et ce dans les conditions expérimentales neutre, positive, et de non-pertinence. Le résultat inverse fut observé dans la condition négative. Ceci suggère que le renversement thématique proposé sur le dessin par rapport à la phrase présentée gêne davantage le traitement des phrases actionnelles, aisément représentables mentalement de façon imagée, que celle des phrases non-actionnelles, qui le sont nettement moins. La recherche de Kaens (1988) fournit une indication en faveur du rôle de l'imagerie mentale dans le traitement réceptif des phrases actionnelles, un rôle qu'il nous faut à présent chercher à spécifier davantage.

Il apparaît que l'effet facilitateur de l'actionnalité du verbe se marque particulièrement lorsque la tâche du sujet est plus ardue, soit qu'il s'agisse d'interpréter des phrases à la voix passive, soit que la question posée sur la phrase emprunte une formulation dont la voix est en opposition à celle de la phrase (phrase active, requête en désignation à la voix passive, ou inversement), soit que l'interprétation concerne les relatives renversables ou les relatives enchâssées. Il semble que l'effet d'actionnalité soit lié à l'intervention de l'imagerie mentale en raison du caractère concret et donc plus facilement représentable mentalement de façon analogique des énoncés actionnels. Il est tentant de relier les deux séries d'observation et de conclure que l'effet d'actionnalité s'explique par l'intervention des représentations mentales visuelles, lesquelles fournissent un support permettant d'analyser mieux et/ou plus aisément, plus sûrement, etc..., l'énoncé, soit de façon à le comprendre (compréhension morphosyntaxique complète), soit de façon à répondre à des questions portant sur la structure prédicat-arguments de cet énoncé. Un point crucial, dès lors, devient celui de savoir comment est formée l'image mentale qui intervient dans le traitement des énoncés. Si on considère avec Paivio (1971, 1986) que les énoncés à référence concrète sont représentés mentalement d'une façon propositionnelle et imagée, et avec Denis (1979, 1989) que les images mentales formées suite à la réception d'un énoncé concret dérivent de l'opération de compréhension de cet énoncé, on semble être en danger de circularité par rapport à l'effet facilitateur de l'actionnalité sur la compréhension des énoncés déclaratifs. En effet, il est clair que les hypothèses explicatives présentées ci-dessus doivent faire l'objet d'une série de vérifications empiriques de façon à les valider et à les préciser. A partir de là, on pourra progresser davantage dans la théorisation de la démarche de compréhension linguistique et du rôle qu'y jouent les représentations mentales.

Bibliographie

- BALCOM, P. (1987). **The emergence of grammar : The acquisition of transitivity**. Communication faite au Fourth World Congress on Child Language, Lund, Suède.
- BRESNAN, J. (1982). **The mental representation of grammatical relations**. Cambridge, Mass. : The MIT Press.
- CHAFE, (1970). **Meaning and the structure of language**. Chicago : The University of Chicago Press.
- COMRIE, B. (1976). **Aspect**. Cambridge : Cambridge University Press.
- DENIS, M. (1979). **Les images mentales**. Paris : Presses universitaires de France.
- DENIS, M. (1989). **Image et cognition**. Paris : Presses Universitaires de France.
- FILLMORE, C. (1967). The case for case. In E. Bach & P. Harms (Eds.), **Universals in linguistic theory**. New York : Holt, Rinehart & Winston, pp. 1-88.
- HALLIDAY, M. (1985). **A fonctionnal grammar**. New York : Cambridge University Press.
- HOPPER, P. & THOMPSON, S. (1980). Transitivity in grammar and discourse. *Language*, 56, 251-299.
- KAENS, A.M. (1988). **Le rôle de l'imagerie mentale dans la compréhension des phrases déclaratives chez l'enfant**. Université de Liège, Laboratoire de Psycholinguistique : Mémoire de Licence en Psychologie, non publié.
- KAIL, M. & LEVEILLÉ, M. (1977). Compréhension de la coréférence des pronoms personnels chez l'enfant et chez l'adulte. *L'année psychologique*, 77, 79-94.
- MARATSOS, M., FOX, D., BECKER, J., & CHALKLEY, M. (1985). Semantic restrictions on children's passives. *Cognition*, 19, 167-191.
- PAIVIO, A. (1971). **Imagery and verbal processes**. New York : Holt, Rinehart & Winston.
- PAIVIO, A. (1986). **Mental representation : A dual coding approach**. Oxford : Oxford University Press.
- PINKER, S., LEBEAUX, D. & FROST, L. (1987). Productivity and constraints in the acquisition of the passive. *Cognition*, 26, 195-267.
- RONDAL, J.A., THIBAUT, J.P. & CESSION, A. (1990). Transitivity effects on children's sentence comprehension. *European Journal of Cognitive Psychology*.
- SLOBIN, D. (1981). The origins of grammatical coding of events. In W. Deutsch (Ed.), **The child's construction of language**. New York : Academic press, 185-198.
- SUDHALTER, V. & BRAINE, M. (1985). How does comprehension of passives develop ? A comparison of actional and expository verbs. *Journal of Child Language*, 12, 455-470.
- THIBAUT, J.P. (1991). **Effet de l'actionnalité sur l'attribution du coréférent du pronom relatif «qui»**. Université de Liège, Laboratoire de Psycholinguistique, en préparation.

DE LA PRATIQUE A LA RECHERCHE

Cycle de Formation en Méthodologie

Il ne peut y avoir de pratique sans recherche appliquée et/ou fondamentale. Les études d'orthophonie ne forment encore guère à la recherche, à sa rigueur méthodologique, à sa terminologie et à ses outils empruntés aux différentes sciences qui nourrissent notre profession.

Comment alors être "Praticien-Chercheur", expression qui semble pouvoir définir notre profession ?

Nous avons souhaité combler quelque peu ces lacunes en organisant un cycle de formation qui pourra se dérouler sur deux années (en week-ends).

1ère année : INITIATION A LA RECHERCHE

2ème année : ÉLABORATION D'UN PROJET DE RECHERCHE

Durant la 1ère année, les sujets suivants seront abordés :

- Méthodologie générale : analyse de la situation, élaboration d'une hypothèse, recherche des documents préalables.
- recueil et analyse des données (protocole expérimental, arsenal statistique)
- interprétation des données.

Durant la 2ème année (facultative), chaque participant pourra mener une recherche personnelle dans le domaine de son choix et en se fondant sur les acquis théoriques de la première année.

L'inscription pourra se faire pour l'ensemble des 2 années (option 1 = 4.000 FF). Elle pourra ne concerner que la première année (option 2 = 2.100 FF). Des formules de paiement échelonné ont été mises en place.

Le premier week-end aura lieu les 27 et 28 Juin 92 à Paris (coordonnées à préciser ultérieurement)

Renseignements et inscriptions :

Séminaires
UNADRIO
12, Quai Papacino
06300 NICE
Tél : 93-56-62-10
et 94-03-06-01